Pradines Stéphane,
Gedi, une cité portuaire swahilie. Islam médiéval en Afrique orientale.

Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2010, 302 p., 235 fig.
ISBN : 978-2724705430

La ville de Gedi, en ruines, située au Kenya au fond de la baie de Mida est l'objet de cette monographie. Connue depuis 1884 grâce au vice-consul britannique Sir John Kirk, son étude archéologique ne commence, cependant, qu'en 1948 sous la direction de James Kirkman qui y poursuivra des recherches pendant dix ans. Les fouilles archéologiques reprennent en 1999, s'échelonnent sur quatre missions jusqu'en 2003, cette fois, dirigées par l'auteur et porteront sur treize secteurs.

Loin d'être un simple exposé du résultat des fouilles effectuées par l'auteur, l'ouvrage fait montre d'une remarquable synthèse avec les travaux de son prédécesseur.

La prise en considération de ceux-ci était en effet nécessaire pour répondre à l'ambitieuse entreprise de S. Pradines qui, en plus d'une meilleure connaissance globale de la ville, visait à éclaircir les conditions de sa fondation : quand et par qui ? et résoudre l'énigme de la nature de cet établissement de culture swahilie ou non ?

En introduction, S. Pradines se livre au périlleux exercice du tableau historique, d'abord celui des côtes de l'Afrique orientale, du territoire swahili et de la côte africaine de l'Antiquité à l'arrivée des Européens, c'est-à-dire des Portugais, puis, celui du commerce maritime comme focus pour brosser la situation de la côte africaine, de la mer Rouge, du golfe Persique et de l'océan Indien. Bien que rapide, cette partie est indispensable au lecteur peu familier à ces régions et aux réseaux qui les relient.

Ensuite, l'auteur hiérarchise les résultats de ses fouilles. Il commence par « La place du religieux, mosquées et inhumations » (chap. II), où il est traité de la Grande Mosquée (M2) des XV^e^ et XVI^e^ siècles, de l'autre Grande Mosquée (M1) du XIV^e^ siècle dont le premier état date du XII^e^ siècle et qui révèle, pour la première fois sur tout le site, un premier niveau d'occupation à la fin du XI^e^ siècle, contribution majeure de l'auteur à l'étude de Gedi – J. Kirkman n'y avait vu qu'un « Large Building outside the Walls » –. Il synthétise les connaissances acquises par son prédécesseur (sur 6 mosquées) et par lui-même, donc sur 8 mosquées au total. La mosquée swahilie, d'après 3 mosquées de Gedi (M1, M2, M3), se caractérise par un mur *qibla* orienté nord-nord-est, une salle de prière rectangulaire hypostyle, flanquée de deux ailes étroites. Elle ne possède pas de minaret, mais est bordée d'une cour à ablutions. Il faut noter comme particularité décorative dans la Grande Mosquée du XV^e^ siècle (M2) que treize bols, sans doute en porcelaine chinoise « bleu et blanc », étaient insérés dans les écoinçons, l'intrados et le fond de son mihrab. Les tombes, sous le niveau du sol des mosquées ou attenant aux complexes religieux, leur distribution et les rituels funéraires sont également décrits dans ce chapitre qui se termine sur l'étude de la nécropole sud, lieu en périphérie plus expressément dévolu aux inhumations. Le chapitre suivant (chap. III) est consacré à l'architecture domestique, c'est-à-dire à l'habitat swahili du XII^e^ au XIV^e^ siècle exploré à partir de 3 sondages et à celui du XV^e^ au XVI^e^ siècle grâce à la fouille d'une maison swahilie. Dans le chapitre IV, intitulé « L'architecture du pouvoir », l'auteur utilise les données de Kirkman sur le palais de Gedi découvert par ce dernier pour démontrer la mise en place d'un pouvoir centralisé et expose ses propres résultats sur les fortifications : la grande enceinte du XV^e^ siècle et l'enceinte intérieure du XVI^e^ siècle. Enfin le chapitre V sur « L'urbanisme de Gedi et la cité swahilie » amène l'auteur à proposer une définition de la ville swahilie et une chronologie du développement de la cité. La composition de l'ouvrage (4 chapitres sur 6) traduit ainsi l'intérêt de l'auteur pour l'histoire architecturale et urbanistique de Gedi alors qu'un seul chapitre est consacré au matériel archéologique exhumé.

Pour chaque structure ou bâtiment fouillé, dûment numéroté et cartographié, le commentaire est subdivisé secteur par secteur puis sous-secteur dans une « description » des couches, des structures et du matériel rencontrés, suivie d'une « interprétation » où foisonnent informations et hypothèses qui auraient pu être davantage classées. Une abondante illustration photographique et graphique de qualité composée de plans et de coupes stratigraphiques vient conforter les données énoncées. Cependant, la production de nombreux diagrammes stratigraphiques (15) censés guider altimétriquement le lecteur, qui signifie un lourd investissement en temps, apporte peu dans la présentation qui en est faite ici. Il manque quelques clés « en langage clair » sur les diagrammes eux-mêmes pour une exploitation minimale de ce type d'information.

L'ambivalence du site est clairement établie : à la fois ville portuaire et, à cause du resserrement de l'embouchure de son fleuve, la Sabaki, ville de l'intérieur à partir du XVI^e^ siècle. Grâce à sa stratégie de fouille portant à la fois sur l'intérieur et sur l'extérieur de la ville, S. Pradines peut présenter la vision de son évolution qu'il a reconnue en six phases (fig. 7-8 et fig. 132). D'abord « petite bourgade africaine reliée à l'océan par un bras de mer à l'extrémité nord-est de

BCAI 26 (2011) Pradines Stéphane: Gedi, une cité portuaire swahilie. Islam médiéval en Afrique orientale., recensé par C. Hardy-Guilbert
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Mida » sans mosquée (?) au milieu du XI^e siècle, elle s'accroît autour d'une mosquée au XII^e siècle, double sa superficie au début du XIII^e siècle et atteint son extension maximale (34 ha) au XIV^e siècle avec un agrandissement notable de la mosquée. Au début du XV^e siècle, la ville se déplace du nord-est au sud-ouest avec la création d'une nouvelle mosquée du vendredi et de 300 maisons en pierre au minimum, tandis que l'aire de la première grande mosquée se retrouve hors les murs. Enfin, au milieu du XVI^e siècle, une deuxième enceinte restreinte, phénomène que l'auteur appelle « rétraction urbaine » (p. 177, p. 198-199), enserre un tiers seulement de la grande ville jusqu'à son abandon vers 1625. Outre les raisons d'ordre démographique que l'on pourrait mettre en avant pour expliquer ce phénomène, l'auteur justifie les déplacements de la ville par le fait qu'elle aurait suivi « le retrait de l'eau », c'est-à-dire, les variations du fleuve la Sabaki (p. 190 et 275).

« Les deux fortifications de Gedi [la grande enceinte du XV^e siècle et l'enceinte intérieure du XVI^e siècle] ne sont pas contemporaines et ne représentent donc pas une division binaire entre la ville de pierre et la ville de terre, c'est-à-dire une séparation géographique entre les riches, *wa-Ungwana*, et les pauvres, *wa Zalia*. Nous avons une chronologie spatiale des fortifications qui ne relève pas de la hiérarchie du territoire », précise l'auteur (p. 162) qui voit dans ces murailles peu massives plutôt un symbole et un révélateur de l'évolution économique, politique et démographique de la ville qu'une réelle fortification défensive.

La fondation de Gedi, mot *oromo* qui signifie « richesses », est donc, pour l'auteur, une fondation d'origine africaine remontant à 1050, sous le modèle d'un *boma* ou enclos résidentiel d'origine pastorale, qui devient avec l'islamisation un enclos réservé au dirigeant de la cité. Jusqu'à sa période d'apogée au milieu du XIV^e siècle, Gedi aurait connu une urbanisation africaine puisque « les modifications du tissu urbain et l'implantation d'éléments architecturaux de caractère exogène » n'apparaissent qu'au XV^e siècle marquant l'arrivée d'influences étrangères et sans doute d'une nouvelle population swahilie.

En conclusion, l'auteur compare l'histoire de Malindi, agglomération voisine d'une quinzaine de kilomètres pour laquelle les sources abondent, à celle de Gedi alimentée exclusivement par l'archéologie. Se basant sur plusieurs témoignages, il pense que Gedi pourrait être la grande cité médiévale de Malindi qui, n'ayant pu survivre à son isolement de l'océan, aurait sombré dans l'oubli au XVI^e siècle et aurait été finalement abandonnée au début du XVII^e siècle. Lorsque Gedi est refondée, plus étroite au XV^e siècle, avec l'émigration d'une partie de sa population, un village se crée à la nouvelle embouchure du fleuve Sabaki. Ce serait la nouvelle ville de Malindi, visitée par les Portugais en 1498. En ruines en 1827, toujours en 1848, elle renaît de ses cendres en 1860 sous l'impulsion du sultan de Zanzibar et prospère jusqu'à nos jours comme centre balnéaire renommé.

Dans cette publication, le matériel archéologique n'est pas une priorité pour l'auteur. Nous l'avons déjà dit. Ce matériel a pourtant permis de dater les niveaux stratigraphiques par des parallèles bien attestés et d'évaluer le rôle portuaire international de Gedi. Il faut cependant reconnaître qu'il en a été tenu compte et que les pièces choisies ici sont déterminantes d'une part pour l'identité swahilie du site et d'autre part pour prouver l'importance de ce port d'Afrique orientale dans les réseaux du commerce maritime de l'océan Indien.

Sans surprise, la céramique occupe la plus grande place (118 174 tessons) des objets exhumés et, particulièrement, la céramique locale (essentiellement des marmites non tournées) qui représente 97 % de la totalité du matériel céramique et dont l'étude détaillée sera publiée ultérieurement. Ces marmites sont classées par forme et décor (23 types) et présentées chronologiquement, siècle par siècle, du XI^e au XVI^e siècle, avec 101 dessins et 7 photographies. C'est déclarer clairement l'importance de cette catégorie dans la détermination de l'identité du site : elle est dite « swahilie ». L'auteur refuse, par là, de la dénommer comme ses collègues G. Abungu et M. Horton « céramique de tradition Tana », appellation qu'il juge trop régionale.

Cependant, la céramique d'importation ne représente que 3% de l'ensemble du matériel céramique. Elle vient du Yémen, de l'Oman, d'Iran, de l'Inde et de la Chine avec une majorité de grès de Longquan. Du Yémen, on notera les 3 seuls exemplaires complets de *Mustard ware* (que l'auteur dénomme « noirs et jaunes » yéménites) connus au monde à ce jour. L'un de ces exemplaires, une coupe (1058.01), fut retrouvé associé à la coupe en lustre brun olive « des cavaliers » (1058.02), les deux étant fichés dans le dallage pierreux servant de couvercle à la tombe B sous le sol de la salle de prière de la Grande Mosquée du XIV^e siècle (M1). Cette dernière, du type dit de Kashan (Iran), est datée du début du XIII^e siècle. Cette configuration n'est–elle pas un indice d'un rite funéraire particulier, somme toute assez rare dans le monde islamique ? La présence de *sgraffiatos* hachurés, originaires d'Iran également et datés de l'an 1000 à 1150 et celle d'autres non hachurés jusqu'au XIII^e siècle prouvent la continuité des contacts entre cette ville et le golfe Persique. De même, les coupes de *Kunj ware* (du nom de la ville de cette production céramique du XVI^e-XVII^e, située dans la province du Fars) retrouvées

BCAI 26 (2011) Pradines Stéphane: Gedi, une cité portuaire swahilie. Islam médiéval en Afrique orientale., recensé par C. Hardy-Guilbert
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

dans les niveaux récents de Gedi montrent que ce réseau d'échanges commerciaux persiste.

De Bahlâ, oasis omanaise qui a produit à partir du XVIe siècle une céramique rouge à glaçure monochrome brun-orangé ou gris-brun, la *Bahla ware*, des plats creux et des bols sont parvenus à Gedi sans que l'auteur indique en quelle quantité.

Quelques jarres et marmites indiennes ont été enregistrées dans les niveaux du XIIIe siècle comme cette jarre à pâte très micacée qui semble provenir de l'île de Djuna Shah Bandar dans le delta de l'Indus. En faible quantité toujours, « plaidant en faveur d'une introduction fortuite par des marchands sindis et gujeratis », d'autres exemplaires de céramique indienne (Sind, Gujerat) sont signalés dans les niveaux des XIVe et XVe siècles.

La première manifestation des échanges entre Gedi et la Chine est fournie par la présence de grés à couverte verte trouvés en contexte stratigraphique du XIe siècle et qui proviennent des fours de Yue de la province du Zhejiang. À partir du milieu du XIIIe siècle, « les grès à couverte verte des fours de Longquan apparaissent massivement » à Gedi : 110 tessons dans les couches des XIIIe et XIVe siècle et 42 datés du XVe et XVIe siècle. Ce sont le plus souvent des bols et coupelles en grés porcelaineux à paroi extérieure moulée et/ou gravée en forme de pétales de lotus. À la fin du XIIIe siècle, les bols blancs de Dehua au Fujian sont exportés à Gedi. À cette période et au cours du XIVe, les jarres en grès gris à couverte vert foncé ou marron d'origine du Guangdong et les *martabans* de production chinoise, thaïlandaise ou birmane sont aussi parvenus à Gedi en tant que conteneurs de denrées. Enfin, la porcelaine chinoise bleu et blanc d'époque Ming fait son apparition à Gedi vers 1400 et jusqu'en 1625.

L'essentiel du mobilier en verre (bouteilles, flacons, coupelles, lampe de mosquée) provient des couches du XIVe siècle marquant, d'après l'auteur, la prospérité économique de la ville à cette époque.

En dehors de la céramique et du verre, on retiendra principalement comme autres objets caractéristiques du quotidien : la présence de résine de copal, d'une plaquette en ivoire décorée d'entrelacs recti-curvilignes, de quelques objets en métal (bassin, bâton à khôl, lames de couteaux, pointe de harpon, bracelets) et de six polissoirs à perles (en pierre et en coquillage) en calcaire corallien avec rainures, ces derniers datant du XIVe siècle.

L'information sur l'alimentation des habitants de Gedi est fournie par les restes d'ichtyo-faune, de malaco-faune et de faune mammalienne exhumés dans divers sondages du site et analysés par des spécialistes renommés. Ainsi, poissons-perroquets (*Scaridés*), empereurs (*Lethrinidés*), mérous (*Epinephélinés*), coquillages (*Terebralia palustris*, *Cyprae tigris*, *Anadara erythraeonensis*, *Codakia tigerina*), chèvres, moutons et poules ont été préparés et consommés par la population. Mais l'étude détaillée des ossements de la faune terrestre est en attente.

Abondamment illustré (234 fig.) et d'une haute qualité de présentation, l'ouvrage est doté en sus d'une bibliographie de 307 titres dont l'exploitation au fil des pages démontre la maîtrise de l'auteur de son sujet de recherche.

Cette monographie d'une cité portuaire d'Afrique orientale, la première en langue française, rappelons-le, vient à point nommé compléter de manière magistrale les connaissances déjà acquises sur les réseaux de l'océan Indien à la période islamique, domaine mobilisant actuellement une partie de la communauté scientifique internationale (1). En effet, les synthèses historiques réalisées sur le sujet sont beaucoup trop précoces et non fiables sans l'apport multiplié de ce type de recherche archéologique centrée sur un site. Nous appelons de nos vœux l'entreprise de beaucoup d'autres études de comptoirs dans cette région du monde aussi sérieuses que la présente.

Claire Hardy-Guilbert
CNRS - Paris

(1) Programme APIM, *Atlas des ports et itinéraires maritimes de l'Islam médiéval*, auquel participe l'auteur, de l'UMR 8167, « Orient et Méditerranée », laboratoire « Islam médiéval », Cnrs, Paris ; ANR MeDIan, *Les sociétés méditerranéennes et l'océan Indien, des périples grecs aux routiers portugais*, université Lumière, Lyon 2, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean-Pouilloux, Lyon ; Colloque de Kolkata, février 2011, *The Ports of the Indian Ocean from the Red Sea to the Gulf of Bengal.*

BCAI 26 (2011) Pradines Stéphane: Gedi, une cité portuaire swahilie. Islam médiéval en Afrique orientale., recensé par C. Hardy-Guilbert
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net